

## Dans l'asile de nuit

1er janvier 1912: Texte paru dans le journal des femmes socialistes *Die Gleichheit* (L'égalité), dirigé par Clara Zetkin

L'atmosphère de fête dans laquelle baignait la capitale du Reich vient d'être cruellement troublée. À peine des âmes pieuses avaient-elles entonné le vieux et beau cantique « O gai Noël, jours pleins de grâce et de félicité » qu'une nouvelle se répandait : les pensionnaires de l'asile de nuit municipal avaient été victimes d'une intoxication massive. Les vieux tout autant que les jeunes : l'employé de commerce Joseph Geihe, vingt et un ans ; l'ouvrier Karl Melchior, quarante-sept ans ; Lucian Szczyptierowski, soixante-cinq ans. Chaque jour s'allongeait la liste des sans-abri victimes de cet empoisonnement. La mort les a frappés partout : à l'asile de nuit, dans la prison, dans le chauffoir public, tout simplement dans la rue ou recroquevillés dans quelque grange. Juste avant que le carillon des cloches n'annonçât le commencement de l'an nouveau, cent cinquante sans-abri se tordaient dans les affres de la mort, soixante-dix avaient quitté ce monde.

Pendant plusieurs jours l'austère bâtiment de la Fröbel-strasse, qu'on préfère d'ordinaire éviter, se trouva au centre de l'intérêt général. Ces intoxications massives, quelle en était donc l'origine ? S'agissait-il d'une épidémie, d'un empoisonnement provoqué par l'ingestion de mets avariés ? La police se hâta de rassurer les bons citoyens : ce n'était pas une maladie contagieuse ; c'est-à-dire que les gens comme il faut, les gens « bien », ne couraient aucun danger. Cette hécatombe ne déborda pas le cercle des « habitués de l'asile de nuit », ne frappant que les gens qui, pour la Noël, s'étaient payé quelques harengs-saurs infects « très bon marché » ou quelque tord-boyaux frelaté. Mais ces harengs infects, où ces gens les avaient-ils pris ? Les avaient-ils achetés à quelque marchand « à la sauvette » ou ramassés aux halles, parmi les détritrus ? Cette hypothèse fut écartée pour une raison péremptoire : les déchets, aux Halles municipales, ne constituent nullement, comme se l'imaginent des esprits superficiels et dénués de culture économique, un bien tombé en déshérence, que le premier sans-abri venu puisse s'approprier. Ces déchets sont ramassés et vendus à de grosses entreprises d'engraissement de porcs : désinfectés avec soin et broyés, ils servent à nourrir les cochons. Les vigilants services de la police des Halles s'emploient à éviter que quelque vagabond ne vienne illégalement subtiliser aux cochons leur nourriture, pour l'avalier, telle quelle, non désinfectée et non broyée. Impossible par conséquent que les sans-abri, contrairement à ce que d'aucuns s'imaginaient un peu légèrement, soient allés pêcher leur réveillon dans les poubelles des Halles. Du coup, la police recherche le « vendeur de poisson à la sauvette » ou le mastroquet qui aurait vendu aux sans-abri le tord-boyaux empoisonné.

De leur vie, ni Joseph Geihe, Karl Melchior ou Lucian Szczyptierowski, ni leurs modestes existences n'avaient été l'objet d'une telle attention. Quel honneur tout d'un coup ! Des sommités médicales – des Conseillers secrets en titre – fouillaient leurs entrailles de leur propre main. Le contenu de leur estomac – dont le monde s'était jusqu'alors éperdument moqué -, voilà qu'on l'examine minutieusement et qu'on en discute dans la presse. Dix messieurs – les journaux l'ont dit – sont occupés à isoler des cultures du bacille responsable de la mort des pensionnaires de l'asile. Et le monde veut savoir avec précision où chacun des sans-abri a contracté son mal dans la grange où la police l'a trouvé mort ou bien à l'asile où il avait passé la nuit d'avant ? Lucian Szczyptierowski est brusquement devenu une importante personnalité : sûr qu'il enflerait de vanité s'il ne gisait, cadavre nauséabond, sur la table de dissection.

Jusqu'à l'Empereur – qui, grâce aux trois millions de marks ajoutés, pour cause de vie chère, à la liste civile qu'il perçoit en sa qualité de roi de Prusse, est Dieu merci à l'abri du pire – jusqu'à l'Empereur qui au passage s'est informé de l'état des intoxiqués de l'asile municipal. Et par un mouvement bien féminin, sa noble épouse a fait exprimer ses condoléances au premier bourgmestre, M. Kirschner, par le truchement de M. le Chambellan von Winterfeldt. Le premier bourgmestre, M. Kirschner n'a pas, il est vrai, mangé de hareng pourri, malgré son prix très avantageux, et lui-même, ainsi que toute sa famille, se trouve en excellente santé. Il n'est pas parent non plus, que nous sachions, fût-ce par alliance, de Joseph Geihe ni de Lucian Szczyptierowski. Mais enfin à qui vouliez-vous donc que le Chambellan von Winterfeldt exprimât les condoléances de l'Impératrice ? Il ne pouvait guère présenter les salutations de Sa Majesté aux fragments de corps épars sur la table de dissection. Et « la famille explorée » ?... Qui la

connaît ? Comment la retrouver dans les gargotes, les hospices pour enfants trouvés, les quartiers de prostituées ou dans les usines et au fond des mines ? Or donc le premier bourgmestre accepta, au nom de la famille, les condoléances de l'Impératrice et cela lui donna la force de supporter stoïquement la douleur des Szczyptierowski. À l'Hôtel de ville également, devant la catastrophe qui frappait l'asile, on fit preuve d'un sang-froid tout à fait viril. On identifia, vérifia, établit des procès-verbaux ; on noircit feuille sur feuille tout en gardant la tête haute. En assistant à l'agonie de ces étrangers, on fit preuve d'un courage et d'une force d'âme qu'on ne voit qu'aux héros antiques quand ils risquent leur propre vie.

Et pourtant toute l'affaire a produit dans la vie publique une dissonance criarde. D'habitude, notre société, en gros, à l'air de respecter les convenances : elle prône l'honorabilité, l'ordre et les bonnes mœurs. Certes il y a des lacunes dans l'édifice de l'État, et tout n'est pas parfait dans son fonctionnement. Mais quoi, le soleil lui aussi a ses taches ! Et la perfection n'est pas de ce monde. Les ouvriers eux-mêmes – ceux surtout qui perçoivent les plus hauts salaires, qui font partie d'une organisation – croient volontiers que, tout compte fait, l'existence et la lutte du prolétariat se déroulent dans le respect des règles d'honnêteté et de correction. La paupérisation n'est-elle pas une grise théorie<sup>1</sup> depuis longtemps réfutée ? Personne n'ignore qu'il existe des asiles de nuit, des mendiants, des prostituées, une police secrète, des criminels et des personnes préférant l'ombre à la lumière. Mais d'ordinaire on a le sentiment qu'il s'agit là d'un monde lointain et étranger, situé quelque part en dehors de la société proprement dite. Entre les ouvriers honnêtes et ces exclus, un mur se dresse et l'on ne pense que rarement à la misère qui se traîne dans la fange de l'autre côté de ce mur. Et brusquement survient un événement qui remet tout en cause : c'est comme si dans un cercle de gens bien élevés, cultivés et gentils, au milieu d'un mobilier précieux, quelqu'un découvrait, par hasard, les indices révélateurs de crimes effroyables, de débordements honteux. Brusquement le spectre horrible de la misère arrache à notre société son masque de correction et révèle que cette pseudo-honorabilité n'est que le fard d'une putain. Brusquement sous les apparences frivoles et enivrantes de notre civilisation on découvre l'abîme béant de la barbarie et de la bestialité. On en voit surgir des tableaux dignes de l'enfer : des créatures humaines fouillent les poubelles à la recherche de débris, d'autres se tordent dans les affres de l'agonie ou exhalent en mourant un souffle pestilentiel.

Et le mur qui nous sépare de ce lugubre royaume d'ombres s'avère brusquement n'être qu'un décor de papier peint.

Ces pensionnaires de l'asile, victimes des harengs infects ou du tord-boyaux frelaté, qui sont-ils ? Un employé de commerce, un ouvrier du bâtiment, un tourneur, un mécanicien : des ouvriers, des ouvriers, rien que des ouvriers. Et qui sont ces êtres sans nom que la police n'a pu identifier ? Des ouvriers, rien que des ouvriers ou des hommes qui l'étaient, hier encore.

Et pas un ouvrier qui soit assuré contre l'asile, le hareng et l'alcool frelatés. Aujourd'hui il est solide encore, considéré, travailleur ; qu'advient-il de lui, si demain il est renvoyé parce qu'il aura atteint le seuil fatal des quarante ans, au-delà duquel le patron le déclare « inutilisable » ? Ou s'il est victime demain d'un accident qui fasse de lui un infirme, un mendiant pensionné ?

On dit : échouent à la Maison des pauvres ou en prison uniquement des éléments faibles ou dépravés : vieillards débiles, jeunes délinquants, anormaux à responsabilité diminuée. Cela se peut. Seulement les natures faibles ou dépravées issues des classes supérieures ne finissent pas à l'asile, mais sont envoyées dans des maisons de repos ou prennent du service aux colonies : là elles peuvent assouvir leurs instincts sur des nègres et des négresses. D'ex-reines ou d'ex-duchesses, devenues idiotes, passent le reste de leur vie dans des palais enclos de murs, entourées de luxe et d'une domesticité à leur dévotion. Au sultan Abd-ul-Hamid<sup>2</sup>, ce vieux monstre devenu fou, qui a sur la conscience des milliers de vies humaines et dont les crimes et les débordements sexuels ont émoussé la sensibilité, la société a donné pour retraite, au milieu de jardins d'agrément, une villa luxueuse qui abrite des cuisiniers excellents et un harem de filles dans la fleur de l'âge dont la plus jeune a douze ans. Pour le jeune criminel Prosper Arenberg<sup>3</sup> : une prison avec huîtres et champagne et de gais compagnons. Pour des princes anormaux : l'indulgence des tribunaux, les soins prodigués par des épouses héroïques et la consolation muette d'une bonne cave remplie de vieilles bouteilles.

<sup>1</sup> Expression empruntée au Faust de Goethe.

<sup>2</sup> Abd-ul-Hamid II (1842-1918), 34ème sultan ottoman. Fit massacrer les Arméniens. Détrôné en 1909 par Mehmet V.

<sup>3</sup> Les Arenberg étaient une très vieille famille princière d'Allemagne

Pour la femme de l'officier d'Allenstein, cette folle, coupable d'un crime et d'un suicide une existence confortable, des toilettes de soie et la sympathie discrète de la société. Tandis que les prolétaires vieux, faibles, irresponsables, crèvent dans la rue comme les chiens dans les venelles de Constantinople, le long d'une palissade, dans des asiles de nuit ou des caniveaux, et le seul bien qu'ils laissent, c'est la queue d'un hareng pourri que l'on trouve près d'eux. La cruelle et brutale barrière qui sépare les classes ne s'arrête pas devant la folie, le crime et même la mort. Pour la racaille fortunée : indulgence et plaisir de vivre jusqu'à leur dernier souffle, pour les Lazare du prolétariat : les tenaillements de la faim et les bacilles de mort qui grouillent dans les tas d'immondices.

Ainsi est bouclée la boucle de l'existence du prolétaire dans la société capitaliste. Le prolétaire est d'abord l'ouvrier capable et consciencieux qui, dès son enfance, trime patiemment pour verser son tribut quotidien au capital. La moisson dorée des millions s'ajoutant aux millions s'entasse dans les granges des capitalistes ; un flot de richesses de plus en plus imposant roule dans les banques et les bourses tandis que les ouvriers – masse grise, silencieuse, obscure – sortent chaque soir des usines et des ateliers tels qu'ils y sont entrés le matin, éternels pauvres hères, éternels vendeurs apportant au marché le seul bien qu'ils possèdent : leur peau.

De loin en loin un accident, un coup de grisou les fauche par douzaines ou par centaines dans les profondeurs de la mine – un entrefilet dans les journaux, un chiffre signale la catastrophe ; au bout de quelques jours, on les a oubliés, leur dernier soupir est étouffé par le piétinement et le halètement des affairés avides de profit ; au bout de quelques jours, des douzaines ou des centaines d'ouvriers les remplacent sous le joug du capital.

De temps en temps survient une crise : semaines et mois de chômage, de lutte désespérée contre la faim. Et chaque fois l'ouvrier réussit à pénétrer de nouveau dans l'engrenage, heureux de pouvoir de nouveau bander ses muscles et ses nerfs pour le capital.

Mais peu à peu ses forces le trahissent. Une période de chômage plus longue, un accident, la vieillesse qui vient – et l'un d'eux, puis un second est contraint de se précipiter sur le premier emploi qui se présente : il abandonne sa profession et glisse irrésistiblement vers le bas. Les périodes de chômage s'allongent, les emplois se font plus irréguliers. L'existence du prolétaire est bientôt dominée par le hasard ; le malheur s'acharne sur lui, la vie chère le touche plus durement que d'autres. La tension perpétuelle des énergies, dans cette lutte pour un morceau de pain, finit par se relâcher, son respect de soi s'amenuise – et le voici debout devant la porte de l'asile de nuit à moins que ce ne soit celle de la prison.

Ainsi chaque année, chez les prolétaires, des milliers d'existences s'écartent des conditions de vie normales de la classe ouvrière pour tomber dans la nuit de la misère. Ils tombent silencieusement, comme un sédiment qui se dépose, sur le fond de la société : éléments usés, inutiles, dont le capital ne peut plus tirer une goutte de plus, détritiques humains, qu'un balai de fer éjecte. Contre eux se relaient le bras de la loi, la faim et le froid. Et pour finir la société bourgeoise tend à ses proscrits la coupe du poison.

« Le système public d'assistance aux pauvres », dit Karl Marx, dans *Le Capital*, « est l'Hôtel des Invalides des ouvriers qui travaillent, à quoi s'ajoute le poids mort des chômeurs. La naissance du paupérisme public est liée indissolublement à la naissance d'un volant de travailleurs sans emploi ; travailleurs actifs et chômeurs sont également nécessaires, ces deux catégories conditionnent l'existence de la production capitaliste et le développement de la richesse. La masse des chômeurs est d'autant plus nombreuse que la richesse sociale, le capital en fonction, l'étendue et l'énergie de son accumulation, partant aussi le nombre absolu de la classe ouvrière et la puissance productive de son travail, sont plus considérables. Mais plus cette réserve de chômeurs grossit comparativement à l'armée active du travail, plus grossit la surpopulation des pauvres. Voilà la loi générale absolue de l'accumulation capitaliste. »

Lucian Szczyptierowski, qui finit sa vie dans la rue, empoisonné par un hareng pourri, fait partie du prolétariat au même titre que n'importe quel ouvrier qualifié et bien rémunéré qui se paie des cartes de nouvel an imprimées et une chaîne de montre plaqué or. L'asile de nuit pour sans-abri et les contrôles de police sont les piliers de la société actuelle au même titre que le Palais du Chancelier du Reich et la Deutsche Bank<sup>4</sup>. Et le banquet aux harengs et au tord-boyaux empoisonné de l'asile de nuit municipal constitue le soubassement invisible du caviar et du champagne qu'on voit sur la table des millionnaires. Messieurs les Conseillers médicaux peuvent toujours

<sup>4</sup> Le plus important établissement bancaire dans l'Allemagne de Guillaume II. Il avait financé en particulier la construction du chemin de fer de Bagdad.

rechercher au microscope le germe mortel dans les intestins des intoxiqués et isoler leurs « cultures pures » : le véritable bacille, celui qui a causé la mort des pensionnaires de l'asile berlinois, c'est l'ordre social capitaliste à l'état pur.

Chaque jour des sans-abri s'écroulent, terrassés par la faim et le froid. Personne ne s'en émeut, seul les mentionne le rapport de police. Ce qui a fait sensation cette fois à Berlin, c'est le caractère massif du phénomène. Le prolétaire ne peut attirer sur lui l'attention de la société qu'en tant que masse qui porte à bout de bras le poids de sa misère. Même le dernier d'entre eux, le vagabond, devient une force publique quand il forme masse, et ne formerait-il qu'un monceau de cadavres.

D'ordinaire un cadavre est quelque chose de muet et de peu remarquable. Mais il en est qui crient plus fort que des trompettes et éclairent plus que des flambeaux. Au lendemain des barricades du 18 mars 1848, les ouvriers berlinois relevèrent les corps des insurgés tués et les portèrent devant le Château royal, forçant le despotisme à découvrir son front devant ces victimes. À présent il s'agit de hisser les corps empoisonnés des sans-abri de Berlin, qui sont la chair de notre chair et le sang de notre sang, sur des milliers de mains de prolétaires et de les porter dans cette nouvelle année de lutte en criant : À bas l'infâme régime social qui engendre de pareilles horreurs !

